

DOCUMENT

Manuel Musallam



Curé à Gaza

Un Juste en Palestine

entretiens avec Jean-Claude Petit

POCHE

 ***l'aube***

CURÉ À GAZA

La collection *l'Aube poche essai*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2011
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0238-0

Manuel Musallam

Curé à Gaza
Un Juste en Palestine

entretiens avec Jean-Claude Petit

éditions de l'aube

La réalisation de ce livre n'aurait pas été possible sans la collaboration de Monique et de Siham. Qu'elles en soient ici vivement remerciées.

J.-C. P.

Manuel Musallam, un juste en enfer

Était-ce une, deux ou trois semaines après Noël 2008 ? Au fond, peu importe... Ce jour-là arriva sur les écrans de dizaines de milliers d'ordinateurs une lettre peu banale. Envoyée de Gaza, elle était adressée aux croyants et aux hommes de bonne volonté de l'univers tout entier. Son signataire : Abouna Manuel Musallam, curé de Gaza. Son contenu : une description de ce que vivait là-bas, sur ce bout de terre voué à l'enfermement, une population terrorisée, suivie d'un appel à la solidarité, matérielle et spirituelle, et d'un cri d'espérance, envers et contre tout. Au cœur de l'offensive meurtrière « Plomb durci » de l'armée israélienne, du fin fond de la détresse d'une population civile innocente et injustement punie, s'élevait la voix d'un juste. Et c'était cela qui importait. Personne ne s'y trompa.

Abouna Manuel Musallam n'est pas n'importe qui. On pourrait s'y méprendre pourtant ! Abouna – le mot signifie « Père » en arabe – était à cette période, et jusqu'en mai 2009, le curé d'une toute petite communauté catholique de deux cents âmes perdue au milieu d'un million cinq cent mille musulmans. « Curé de Gaza », autrement dit, pour ceux qui veulent bien se tenir informés, curé quasiment en enfer : il n'y a vraiment pas là de quoi pavoiser ! Mais aussi bien en Orient, où plus encore qu'ailleurs les apparences sont trompeuses, qu'en Occident où, en dépit de la crise, la notoriété tient plus de l'avoir que de l'être, on ne voit pas forcément beaucoup plus loin que son ombre. Or un curé peut en cacher un autre ! Un curé peut même être un personnage hors du commun. Plusieurs nous ont déjà fait le coup. C'est ce qu'ont compris d'Abouna Manuel, depuis longtemps déjà, des milliers d'obscurs et de sans-grade, mais aussi des ambassadeurs et des consuls occidentaux et arabes, des intellectuels et des bâtisseurs, des croyants et des incroyants, des prêtres, des rabbins, des imams, des journalistes et des responsables d'ONG du monde entier – bref tout un peuple de la diversité, telle qu'il la rêve pour former la famille humaine. Parmi tous ceux-là se trouve Jean-Baptiste Humbert, l'un des archéologues les plus compétents du Proche et du Moyen-Orient, et, à ce titre, connu de ceux qui arpentent cette région. Il n'hésite pas à dire

*de Manuel Musallam, qu'il connaît depuis vingt ans :
« C'est un homme de talent qui pense juste et qui
a de l'entregent. C'est un prêtre qui affirme sa foi
sans peur, souvent même avec éclat, mais toujours
dans le dialogue avec tous et le respect de chacun. »*

*Qui est donc cet homme de petite taille, portant béret
basque et grosses lunettes à monture noire, ne se déplaçant
jamais sans sa canne tant le gêne le difficile mouvement
de ses genoux ? D'abord et avant tout un errant, qui ne
goûtera le repos qu'au jour, encore tellement improbable,
où son pays sera un État et où, de la justice enfin mise en
œuvre, naîtra la seule véritable paix. Quand Manuel
Musallam naît le 16 avril 1938 à Bir Zeit, à dix kilo-
mètres au nord de Ramallah, il a dans les veines le sang
des exilés. Au temps de l'Empire ottoman finissant et de
l'arrivée de l'armée britannique, dans les années 1917-
1918, son grand-père et son père, tout bébé à l'époque,
avaient dû, un dimanche, prendre la route sans fin de
l'errance. De l'église de Bir Zeit où les Turcs les avaient
rassemblés, ils partirent sans le moindre objet personnel
vers Naplouse, puis Jénine, puis Afula, puis Tibériade,
puis le Golan, la Syrie, la Jordanie...*

*La suite de l'histoire, tout le monde la connaît.
« Je suis un déraciné de ma propre terre », dit
aujourd'hui Manuel Musallam dont l'enfance, à Bir*

Zeit retrouvée, sera rude vu l'extrême pauvreté dans laquelle vit la famille agrandie de cinq frères et sœurs. Heureusement, la petite tribu se structure autour d'un père courageux dans l'épreuve, exigeant pour lui-même et pour les autres, tout entier tourné vers les siens, et soucieux de les ouvrir à plus pauvres qu'eux. De ce père, chrétien fidèle et travailleur impénitent, le jeune Manuel gardera l'image d'un leader et d'un héros. Sa vie d'homme et de prêtre en sera marquée à jamais. Son cœur continuera de battre au rythme du sang de l'exilé, jusqu'à sa propre mort, faisant de lui un écorché vif de l'injustice. Rien de l'existence et des combats de Manuel Musallam ne peut se comprendre sans la prise en compte de cette empreinte indélébile. Y compris ce mélange parfois détonant d'émotivité à fleur de peau et de volonté farouche d'en découdre.

Tout jeune élève à l'école des religieuses de Bir Zeit, Manuel émet le désir de devenir prêtre. La meilleure manière pour lui, il le reconnaît, de devenir le leader et le héros qui le fera ressembler à son père. Il part se former au petit, puis au grand séminaire de Beit Jala, proches de Jérusalem et de Bethléem. C'est là que se préparent, aujourd'hui encore, les futurs prêtres de l'Église catholique romaine dont l'évêque responsable est le patriarche latin de Jérusalem, hier le Palestinien Michel Sabbah, aujourd'hui le Jordanien Fouad Twal. Manuel souffre

de l'éloignement de sa famille. Il peine un moment sur le plan scolaire avant de trouver ses marques. Il étudie alors la Bible avec passion, se lance dans la musique et le chant, se régale de la liturgie. Le 29 juin 1963, Manuel Musallam devient prêtre. Il sera désormais Abouna Manuel.

Commence une vraie nouvelle vie pour celui qui n'a pas abandonné, bien au contraire, son rêve de leadership et d'héroïsme additionnés. Durant un peu moins d'un demi-siècle, de 1963 à aujourd'hui, il va le mettre en œuvre, au prix de mille initiatives de toutes natures, y compris les plus dangereuses, et de presque autant de souffrances physiques et morales, de rencontres inédites, de songes fous, d'histoires rocambolesques, d'engagements fidèles, de solidarités indéniables. À tel point qu'il peut dire sans mentir, et sans risque d'être démenti, qu'il n'a « jamais perdu un quart d'heure dans [sa] vie. » Il n'en oublie pas pour autant les siens, et les siens ne l'oublient pas. Dans ses différents postes, Abouna Manuel accueille ses parents jusqu'à leur mort, dans les années 2000, tandis que sa sœur Siham veille sur lui nuit et jour, intendante fidèle et confidente des joies et des tourments de ce frère bien-aimé. Son ange gardien.

Les premiers pas de jeune prêtre d'Abouna Manuel le conduisent d'abord dans de petites bourgades de Jordanie rattachées au diocèse latin de Jérusalem. C'est

là qu'il accusera le coup de la guerre de 1967, celle de l'humiliation suprême pour les pays arabes défaits en six petits jours par l'armée d'Israël. Mais aussi celle du désespoir pour les Palestiniens de la Cisjordanie, de Gaza et de Jérusalem-Est, désormais occupés. Sans jamais confondre la politique et sa foi au Christ nourrie chaque jour de l'Évangile, Abouna Manuel n'avait pas caché son engagement citoyen pour une Palestine libérée. Et voilà que, soudain, tout lui semblait perdu. Quand Septembre noir et le massacre des Palestiniens surviennent en 1970 en Jordanie, au désespoir succède un moment le découragement. « Mais que veut-on à ce peuple ? Pourquoi cet acharnement ? » murmure-t-il dans un soupir d'extrême tristesse qui n'a, depuis, cessé d'enfler.

Mais Manuel Musallam, avec son souci inné de combattre l'injustice qui empoisonne son sang, n'est pas homme à se décourager ; et Abouna Manuel, avec sa foi d'artisan de paix, n'est pas prêtre à oublier la mission qu'il tient du Christ. Un séjour de cinq ans à Jénine, au carrefour de la grande voie de communication qui relie la vallée du Jourdain et la Méditerranée, lui donne de voir naître la résistance tout en gardant sa liberté d'homme de Dieu. Mais c'est à Zababdeh, près d'Afula, qu'il va, vingt ans durant, peaufiner sa triple personnalité de résistant non violent, de réconciliateur et de pédagogue, dont il donnera à Gaza toute la mesure.

À Zababdeh, Abouna Manuel se heurte à une occupation israélienne dure et, plus encore, humiliante. Loin de se laisser intimider, il prend des initiatives qui redonnent confiance aux habitants. S'il le faut, il donne la réplique au gouverneur militaire, sans provocation mais sans peur. Est-il emprisonné sept jours durant ? Qu'importe, il ne pliera pas. Jamais. Pour autant, jamais non plus il ne dira un mot susceptible de laisser entendre qu'il légitimerait la violence armée. « Jamais, confirme-t-il, je n'encouragerai à faire la guerre ni à tuer quiconque. Mais je dis : nous avons le droit de résister à l'occupant. C'est de la légitime défense. » Paul Séchet et son épouse, habitants de la Sarthe, se souviennent de leur séjour de coopérants à Zababdeh, deux ans durant. À leur arrivée, le 4 octobre 1990, la ville est soumise à un couvre-feu total, suite au massacre perpétré à la mosquée Al-Aqsa de Jérusalem. Ils vivront enfermés deux semaines, à l'écoute d'Abouna Manuel. « C'est un homme remarquablement intelligent et cultivé, commente Paul Séchet. Un érudit qui nous racontait des tas de choses, tel un bon grand-père. Il nous a plongés dans l'âme palestinienne. C'est aussi un prêtre blessé au cœur par l'injustice depuis sa naissance et qui ne s'en remet pas. Mais nous ne l'avons jamais entendu tenir le moindre propos de nature antisémite. »

Résistant, proche de l'Organisation de libération de la Palestine sans en être membre, de façon à conserver sa liberté de prêtre, Abouna Musallam est, en même temps, un réconciliateur dans l'âme. Très vite, à Zababdeh, il se rend compte de la fréquence des conflits entre chrétiens et musulmans – et plus encore entre musulmans. Il ne ménage alors aucun effort, ne néglige aucune tactique, ne mégote aucune seconde de son temps pour éviter à son peuple de verser dans des divisions stériles et, à ses yeux, dangereuses. À Gaza, il déploiera tous ses talents et mobilisera toute son énergie pour réconcilier Hamas et Fatah, tant il sait que l'avenir de sa Palestine bien-aimée est en danger de mort dès que ses enfants en viennent aux armes et aux exclusions réciproques. Ce sera l'un des grands moments de sa vie, qu'il ira commenter et justifier jusque dans les mosquées. Il est sans illusion sur la durée de ce qu'il a obtenu mais il a ouvert un chemin.

Car Abouna Manuel « fait corps avec son peuple », comme le dit encore Paul Séchet. C'est parce qu'il est palestinien qu'il est un exilé. Il le sait dans sa tête. Il le porte dans son cœur. Il en a les traces dans sa propre chair. Il en partage l'humiliation et l'amertume toujours, la désespérance de plus en plus souvent, avec ses millions de frères d'infortune. « Je ne peux pas être séparé de mon peuple », prévient-il ceux qui auraient

la mauvaise idée de lui suggérer que son sacerdoce désormais l'emporte sur sa nationalité perdue de Palestinien. Un peu comme si Jean-Paul II, en devenant pape, avait cessé d'être polonais.

Tout à son peuple, Abouna Manuel est en même temps tout au Christ, son compagnon des bons et des mauvais jours, son confident et son indéfectible soutien. Celui dont il sait la tendresse sans limites. Cette double fidélité est, sans conteste, la vraie clé de sa vie. La seule importante. Celle qui ouvre les portes d'une existence palpitante et souffrante à la fois. Celle à partir de laquelle on peut voir l'impatience d'un Abouna Manuel le disputer à ses grognements de colère sans que jamais soit portée atteinte à la fraternité qu'il met en œuvre. C'est parce qu'il déroule les conséquences de cette double fidélité dans sa vie quotidienne et qu'il ne cesse d'en formuler les exigences à temps, et à contretemps, partout où il est et partout où il parle, qu'Abouna Manuel Musallam devient cette voix qui émeut et bouscule, qui perce les masques et provoque les consciences au-delà de toutes nos frontières.

Les conséquences pratiques de cette double fidélité sont simples et directes. Si musulmans et chrétiens forment un seul peuple, les relations entre eux ne peuvent être que fraternelles, et le dialogue permanent leur art de

vivre ensemble. Ainsi et ainsi seulement assumeront-ils leurs différences, qui sont réelles. Ainsi seulement, les chrétiens, ultraminoritaires dans l'océan islamique de Gaza, ne craindront-ils pas de s'affirmer comme des égaux, et les musulmans apprendront-ils à mieux les traiter comme tels.

Résistant non violent, réconciliateur, frère de tous, Abouna Manuel est aussi un pédagogue hors pair. À l'école et à l'église, la transmission du savoir comme celle de l'Évangile est, à ses yeux, une condition majeure, pour ne pas dire nécessaire de la libération de son peuple. Le savoir pour former des citoyens responsables. L'Évangile pour faire triompher l'universalité sur les communautarismes. À Zababdeh puis à Gaza, il consacrera à l'école la même incroyable énergie, la même inventivité, et plus de temps encore qu'à sa mission religieuse. Sa conviction centrale repose sur un diagnostic indiscutable : à Gaza, où l'enfermement devient réellement un enfer, les enfants sont en danger de mort psychologique et intellectuelle. La seule façon de les soulager un peu – et les familles avec eux – est de donner à chacun les moyens de devenir acteur de sa propre vie. Comment ? En créant des liens nouveaux autour de lui : le directeur de l'école, Manuel Musallam, et les professeurs d'un côté, des outils pédagogiques appropriés de l'autre, le tout dans une ambiance joyeuse et

sereine, où chacun se sent accueilli comme il est. Le pari est gagné. Les parents, soulagés, applaudissent. Yasser Arafat, l'Autorité palestinienne puis le Hamas disent leur admiration. À Gaza, l'école de la Sainte-Famille d'Abouna Manuel est le lieu du respect dans l'irrespect où est tenu tout un peuple, et une bouffée d'espérance dans la nuit du désespoir.

Avec Gaza, nous voilà au sommet d'une vie pour les autres. L'expérience du dialogue acquise, le savoir-faire accumulé, les convictions mûries, la foi approfondie d'Abouna Manuel n'ont pas échappé à son évêque, le patriarche Michel Sabbah. En 1995, il lui demande de quitter Zababdeh pour Gaza, où beaucoup de prêtres refusent de se rendre. Michel Sabbah sait qu'il sera l'homme de la situation. Il ne se trompe pas. L'un et l'autre partagent la même vision et les mêmes objectifs. Abouna Manuel les mettra en musique avec une ardeur sans limites, au risque même de sa santé. De 1995, l'année au cours de laquelle les fleurs de la paix commencent à éclore, au 27 décembre 2008 à douze heures, quand « Plomb durci » entame sa sinistre besogne, l'exilé de Bir Zeit vivra à Gaza, dans toutes les gammes possibles, le summum d'une existence vouée aux innombrables victimes d'une humiliation permanente. Comme s'il s'agissait de transfuser le sang d'une vie offerte, et qu'il remplace enfin le sang d'une vie volée.

Bon vivant ou tourmenté jusqu'à la moelle à certaines heures, exilé dans sa solitude ou conteur d'histoires rocambolesques selon l'humeur du jour, exigeant pour lui et pour les autres à n'en plus finir, colérique parfois mais fraternel toujours et infiniment respectueux de chacun, Abouna Manuel a tout vu, tout entendu, tout connu, tout affronté, tout donné pendant la quinzaine d'années où il a servi son peuple et son Maître à Gaza. Il n'y a donc rien de surprenant à entendre le Toulousain Alain Duphil, qui lui a rendu visite en janvier 2005, témoigner de l'amour que lui manifestait sans réserve l'immense majorité des Gazaouis: « Quand il sortait en voiture, dit-il, avec Muhib, son chauffeur, au volant, les gens le reconnaissaient tout de suite et se mettaient aux fenêtres en criant: "Abouna! Abouna!" » C'est pour ceux-là – et pour d'autres – qu'Abouna Manuel se fera électricien puis boulanger, quand les Gazaouis ploieront sous le choc des bombes israéliennes de l'opération « Plomb durci ». Au nom de ceux-là – et d'autres – qu'il écrira sur son ordinateur sa « Lettre au monde entier ».

Aujourd'hui, prison à ciel ouvert où gémit dans l'indifférence de l'Occident une population qui réclame simplement la justice, Gaza n'oublie pas pour autant qu'elle a une longue et belle histoire de plus de cinq

millénaires fécondée par des civilisations successives. Peu lui importe qu'on cherche à l'effacer. Rien n'y fera. Une histoire aussi riche ne peut pas plier, ni à plus forte raison disparaître par la seule volonté des occupants et de leurs alliés. Elle continue de donner naissance à des personnalités intellectuelles et morales d'exception. Le père Manuel Musallam appartient d'évidence à celles-là, aux côtés de médecins, de philo-sophes, d'architectes, d'artistes, de chefs d'entreprise que des livres récents commencent à faire connaître. Fruit de longs et passionnants échanges dans la maison familiale de Bir Zeit, le nôtre prend le relais. Le temps est venu de donner la parole à un juste, prisonnier de son exil.

Jean-Claude Petit.

Le lecteur intéressé trouvera en fin d'ouvrage des cartes situant les principales localités et lieux mentionnés.